

Le lien vers la lecture : <https://lire.la-bible.net/bible/NFC/LUK.10>

Je vais vous lire la parabole du Samaritain. Je n'aime pas l'expression « parabole du bon Samaritain », parce qu'elle déplace la parabole dans le domaine de la morale, c'est-à-dire du bon et du mauvais. Le bon et le mauvais, c'est la logique de l'arbre qui était dans le jardin et que l'être humain ne devait pas manger. Or, la parabole du Samaritain est une parabole qui décrit la dynamique de la vie. De l'arbre de vie. Elle dépasse largement les notions de bon et de mauvais. Elle montre ce que c'est que de vivre la vie divine. Écoutons :

Luc 10.25-37

Seigneur, ta Parole est vérité. Ouvre nos cœurs par ta vérité.

Un homme est gravement blessé. Des notables se détournent du chemin, le grec dit qu'en voyant le blessé, ils traversent la route : leurs préoccupations, peut-être leurs peurs aussi, ou leur pratique religieuse semblent avoir plus d'importance que cette vie humaine. Et voilà qu'un Samaritain vient en aide à la victime. Il considère que la vie de cet homme vaut davantage que le temps et les ressources qu'il va lui consacrer. Le Samaritain fait ce qu'il a à faire pour préserver la vie du blessé : il panse ses plaies, avec de l'huile et du vin. Il met ensuite le malheureux sur sa propre monture et poursuit le chemin à pied, le temps de l'amener jusqu'à l'auberge (ce n'était visiblement pas prévu dans son itinéraire !), et il prend soin de lui, pendant la nuit, dans l'auberge. Le lendemain, il confie le malheureux aux soins de l'aubergiste. Et il s'en va en disant : « quand je reviendrai, si tu as dépensé plus d'argent que ce que je t'ai donné, je te rembourserai ». Le Samaritain connaît ses limites : il ne se sacrifie pas pour sauver le blessé, il fait ce qu'il peut faire, et pour le reste il confie le blessé à un autre. Ce qu'il fait, n'est pas rien, c'est indispensable, mais il transmet le flambeau à quelqu'un qui pourra faire ce que lui n'est pas en mesure de faire.

Donc on voit que le Samaritain ne se charge pas de la vie du blessé, il n'exagère pas sa responsabilité dans l'histoire, il fait simplement ce qui lui semble juste et nécessaire de faire. Il connaît ses limites. Il fait ce qui est nécessaire pour sauver cet homme, puis il confie la suite à quelqu'un d'autre. Il ne cherche ni à tout contrôler ni à devenir indispensable. Le blessé ne saura peut-être même jamais qui l'a sauvé et ça n'a pas d'importance. Le Samaritain veille humblement à ce que son acte reste anonyme. On ne sait pas si le Samaritain va repasser à l'auberge. Il dit qu'il repassera, mais la parabole ne nous dit pas s'il le fait. Peut-être revient-il ; peut-être pas. Le récit s'arrête là. C'est précisément parce que la suite ne nous est pas racontée que nous pouvons comprendre que ce n'est pas là le cœur de la parabole. Je comprends dans cette parabole que Jésus-Christ est ce Samaritain, qui s'est fait notre prochain en prenant soin des personnes blessées que nous sommes, alors même que les gens qui avaient le pouvoir politique et religieux n'ont pas levé le petit doigt. Ça fait peut-être écho à des choses que notre paroisse

a vécues dernièrement avec la maison normande : les institutions que nous avons interpellées n'ont pas bougé. Jésus nous a soignés, relevés et il est parti. Il a tout accompli pour nous remettre en route. C'est une parabole qui s'enracine au cœur d'une polémique sur l'accès à la vie éternelle. Elle dit que nous étions en train de mourir, mais qu'il nous a redonné la vie. Et que ce n'est pas l'observation de la loi qui a produit ce regain de vitalité, mais la compassion de Dieu. Parabole simple et efficace.

Jésus est ce Samaritain qui confie les personnes blessées à son Église. Il a dit qu'il reviendrait. Certains passages disent même qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. Si nous reconnaissons le Christ dans ce Samaritain, alors il nous confie une responsabilité : prendre soin des personnes qu'il met sur notre chemin. Et si nous reconnaissons que l'auberge, c'est l'Église, alors nous pouvons nous demander ce que signifie être des aubergistes...

Des fois, nous croisons des gens qui ont besoin de notre aide. J'aime dire que c'est Dieu qui nous les envoie. Il nous les envoie pour que nous puissions mettre notre foi en action. Sinon, franchement, la vie devient plan-plan, et notre foi risque de devenir bien théorique. L'auteur de la lettre aux Hébreux dit d'ailleurs qu'en pratiquant l'hospitalité, il arrive qu'on accueille des anges chez nous. N'oubliez pas que ceux qui nous demandent de l'aide peuvent être des messagers qui nous aident à donner du corps à notre foi. Mais de quelle aide ont-ils besoin ? Toute la question est là, et il n'existe pas une réponse unique qui nous permettrait, à chaque fois, de cocher la bonne case. Il nous faut prendre le temps de mesurer les besoins de la personne, c'est le temps de la relation, et prendre le temps de mesurer nos limites, c'est le temps de la prière. Le Samaritain a vu que l'homme était blessé : il lui fallait des bandages pour arrêter l'hémorragie et désinfecter les plaies. Il lui fallait trouver un lieu où il serait en sécurité, où il serait nourri, et où il pourrait se reposer pour récupérer des forces. Un lieu où il ne serait pas isolé. Et il fallait que quelqu'un prenne en charge ses frais de séjour, car les soins et l'hospitalité ont un coût. De l'autre côté, le Samaritain avait un emploi du temps : il n'était pas là à se promener sans but, il allait d'un point A à un point B pour faire quelque chose. Il a pu se permettre un détour, mais il n'a pas oublié son but. Le Samaritain avait besoin d'argent pour continuer sa route : aussi, il n'a donné à l'aubergiste que ce dont il pouvait se passer pour continuer de vivre sa vie : 2 pièces d'argent (c'est à peu près deux journées de salaire pour un ouvrier. C'est difficile d'actualiser cette somme, mais pour vous donner un ordre d'idée, c'est peut-être l'équivalent aujourd'hui de 140€. Net.). Le Samaritain ne donne pas tout. Il ne renonce pas à sa propre vie pour sauver celle de l'autre. Il donne de son temps, de

son argent et de son confort, mais dans une mesure qui lui permet aussi de poursuivre son propre chemin. Il donne ce dont il peut se passer sans mettre sa propre vie en danger. Paul dit quelque chose de semblable en 2 Corinthiens : « avec votre superflu vous pouvez venir en aide à ceux qui sont dans le besoin ».

Dernier point, qui est très important.

Le Samaritain, c'est celui que les Juifs de l'époque considèrent comme un étranger, un dissident, un ennemi, quelqu'un qui n'appartient pas vraiment au peuple de Dieu. Oui, les Samaritains sont des gens à part. Ils sont à part, parce que, s'ils descendent bien des Hébreux, s'ils pratiquent une religion dont le dieu unique porte un nom imprononçable et dont la loi a été donnée par Moïse, ils ne pratiquent pas comme les autres Hébreux. Ça suffit pour les disqualifier aux yeux de ceux qui estiment être les détenteurs de la seule et vraie religion. Et cela nous rejoint : le « faux-frère », c'est parfois celui dont nous faisons un étranger parce qu'il ne croit pas comme nous, ne pense pas comme nous ou ne vit pas comme nous. C'est un peu comme un catholique pour un protestant, ou bien un protestant pour un catholique. Je dis protestant et catholique, mais nous pourrions penser à toutes celles et ceux que nous rangeons dans la catégorie des « autres » : ceux qui ne croient pas comme nous, ne pensent pas comme nous, ne votent pas comme nous, ou ne vivent pas comme nous.

Ce que Jésus montre ici, c'est que notre manière de croire n'est pas ce qui compte le plus aux yeux de Dieu. Ce qui compte le plus, c'est la manière dont nous prenons soin de l'autre, que cet autre soit dans la bonne case ou bien qu'il n'y soit pas. Le Samaritain, là, c'est l'ennemi des Juifs depuis des générations. Mais il ne s'est pas comporté en ennemi. Il n'a pas traversé la route pour éviter la personne qui souffre. Il ne s'est pas dit : « Oh, c'est un Juif, je ne vais pas l'aider ! ». Il s'est sans doute posé des questions – on a tous et toutes des préjugés qui nous font hésiter – mais il s'est laissé toucher par la situation de cet homme. Sa compassion ne l'amène pourtant pas à se sacrifier. Elle l'amène à donner ce qu'il peut donner, puis à confier le reste à quelqu'un d'autre. Nos différences, aussi importantes soit-elles, ne doivent jamais être un frein à l'amour. Et nous ne choisissons ni la personne que Dieu nous donne à aimer, ni celle par laquelle il choisit de nous aider. L'autre est véritablement un autre, et la relation qui s'opère est l'occasion de faire bouger nos préjugés. Très souvent Dieu nous demande d'aider quelqu'un que nous n'aurions pas spontanément considéré comme notre prochain. Les Juifs et les Samaritains se détestent, je vous le rappelle. Et c'est en répondant à ce que Dieu nous met dans le cœur que nous devenons

le prochain de l'autre. Qui est mon prochain ? Ce n'est pas la vraie question. La vraie question, c'est : « de qui te fais-tu le prochain ? » Et en Luc 6, Jésus avait déjà indiqué : « Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, en quoi êtes-vous différents de ceux qui n'ont pas Dieu dans leur vie ? »

Aider l'autre quand il souffre, voilà ce que signifie concrètement « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Il ne s'agit pas d'aider tous ceux qui te demandent de l'aide. Il existe des situations où aider sans discernement peut nous mettre en danger ou entretenir une relation malsaine. Il nous faut donc apprendre à poser des limites. Il ne s'agit pas de nous sacrifier pour les autres. Il est important que celui qui souffre découvre qu'il n'est pas seul. Le Samaritain refuse d'installer une relation de dépendance. Il ne domine pas le blessé, mais il ne se laisse pas non plus enfermer dans la responsabilité de sa vie. Parce que le Samaritain a une vie qui lui est propre. Il a sa vie à vivre, une vie qui mérite d'être respectée. Nous ne pouvons durablement aider les autres que si nous acceptons aussi de vivre notre propre vie, avec nos propres limites.

Quand le Samaritain prend l'homme blessé et le met sur son âne, il ne sacrifie pas son voyage. Il renonce à son confort pour permettre à l'homme d'être au bénéfice du voyage. Il partage.

Quand le Samaritain paye l'aubergiste pour prendre soin de l'homme, il ne sacrifie pas son argent. Il renonce à une partie de son argent pour permettre à l'homme d'être soigné.

Quand le Samaritain quitte l'auberge, il ne sacrifie pas sa vie. Il renonce à exercer un pouvoir sur le blessé et reprend le chemin qui est le sien.

Alors ma prière pour nous aujourd'hui, c'est que nous cessions de refuser aux autres le statut de prochain. C'est que nous nous faisons les prochains de celles et ceux qui souffrent, que nous nous rapprochions d'eux, sans être avares de compassion. Je prie pour que nous ne les enfermions dans nos jugements. Que nous les aidions à reprendre leur chemin, tout en étant conscients et conscientes de nos propres limites. Et que nous sachions leur dire : « Je peux faire cela, mais je ne peux pas aller plus loin. » Faire ainsi ce qui est à notre portée, sans nous sacrifier et sans enfermer l'autre dans nos jugements.